

quine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaissie refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.

Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle, dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne, ma vieille gouvernante? Quel démon m'obsédait le jour que je la chassai pour celle-ci! Puis il pleure, il soupire.

Je ne pleure pas, je ne soupire pas; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate! Maudit soit le précieux vêtement que je révère! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande\*?

Mes amis, gardez vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruisse. La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne.

O Diogène! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe\*, comme tu rirais! O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé par bien des bassesses. Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre et ferme du cynique déguenillé! j'ai quitté le tonneau où je régnaï, pour servir sous un tyran.

Ce n'est pas tout, mon ami. Écoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent.

Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'environnaient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie, entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus, formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté....

(8) (25) (20) (10)

• La nostalgie du plébéien embourgeoisé (cf. *Neveu de Rameau*) (cf. aussi Extrait 19).

• L'esthétique de l'unité et de l'harmonie.

• Le badinage spirituel.

## SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE

1772

### 24. [La morale du bon sauvage.]

Bougainville fit un voyage autour du monde de 1766 à 1769, et en publia la relation en 1771. Diderot imagine un supplément à ce *Voyage*. L'aumônier de l'équipage vient d'expliquer au taïtien Orou certaines prescriptions de la morale chrétienne. Voici ce que lui répond Orou :

Crois-moi, vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal. Je ne sais ce que c'est que ton grand ouvrier; mais je me réjouis qu'il n'ait point parlé à nos pères, et je souhaite qu'il ne parle point à nos enfants; car il pourrait par hasard leur dire les mêmes sottises et ils feraient peut être celle de le croire. Hier, en soupant, tu nous as entretenus de magistrats et de prêtres; je ne sais quels sont ces personnages que tu appelles *magistrats* et *prêtres*, dont l'autorité règle votre conduite; mais, dis-moi, sont-ils maîtres du bien et du mal? Peuvent-ils faire que ce qui est juste soit injuste et que ce qui est injuste soit juste? dépend-il d'eux d'attacher le bien à des actions nuisibles, et le mal à des actions innocentes ou utiles? Tu ne saurais le penser, car, à ce compte, il n'y aurait ni vrai ni faux, ni bon ni mauvais, ni beau ni laid; du moins, que ce qu'il plairait à ton grand ouvrier, à tes magistrats, à tes prêtres, de prononcer tel; et d'un moment à l'autre, tu serais obligé de changer d'idées et de conduite. Un jour l'on te dirait, de la part de l'un de tes trois maîtres : tue; et tu serais obligé, en conscience, de tuer; un autre jour : vole; et tu serais tenu de voler; ou ne mange pas de ce fruit; et tu n'oserais en manger;

je te défends ce légume ou cet animal; et tu te garderais d'y toucher. Il n'y a point de bonté qu'on ne pût t'interdire; point de méchanceté qu'on ne pût t'ordonner. Et où en serais-tu réduit, si tes trois maîtres, peu d'accord entre eux, s'avisèrent de te permettre, de t'enjoindre et de te défendre la même chose, comme je pense qu'il arrive souvent? Alors, pour plaire au

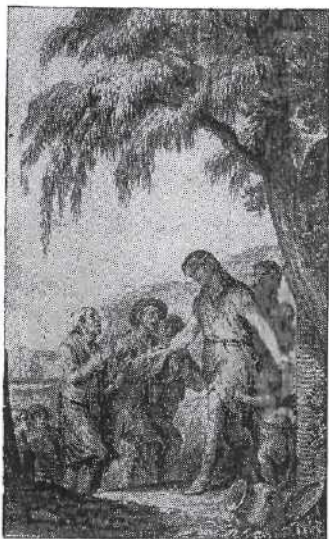


Photo Hachette.

Le bon Sauvage. Gravure de Simonet, d'après Moreau le Jeune.

prêtre, il faudra que tu te brouilles avec le magistrat; pour satisfaire le magistrat, il faudra que tu mécontentes le grand ouvrier; et pour te rendre agréable au grand ouvrier, il faudra que tu renonces à la nature. Et sais-tu ce qui en arrivera? C'est que tu les mépriseras tous trois, et que tu ne seras ni homme, ni citoyen, ni pieux; que tu ne seras rien; que tu seras mal avec toutes les sortes d'autorités; mal avec toi-même; méchant, tourmenté par ton cœur; persécuté par tes maîtres insensés [...]. Veux-tu savoir, en tous temps et en tous lieux, ce qui est bon et mauvais? Attache-toi à la nature des choses et des actions; à tes rapports avec ton semblable; à l'influence de ta conduite sur ton utilité particulière et le bien général. Tu es en délire, si tu crois qu'il y ait rien, soit en haut, soit en bas, dans l'univers, qui puisse ajouter ou retrancher aux lois de la nature. Sa volonté éternelle est que le bien soit préféré au mal, et le bien général au bien particulier. Tu ordonneras le contraire; mais tu ne seras pas obéi. Tu multiplieras les malfaiteurs et les malheureux par la crainte, par les châtimens et par les remords; tu dépraveras les consciences; tu corrompras les esprits; ils ne sauront plus ce qu'ils ont à faire ou à éviter. Troublés dans l'état d'innocence, tranquilles dans le forfait, ils auront perdu l'étoile polaire dans leur chemin.

- Nommer les trois codes de morale que distingue Orou.
- Chercher des exemples de contradictions entre ces trois codes. (L'histoire en fournit.)
- Quels sont pour Diderot les deux sources de la vraie morale?
- Replacer la morale de Diderot dans la tradition humaniste : L'épicurisme, Rabelais, Montaigne, Rousseau; et montrez ce qu'elle a de particulier.
- Que pensez-vous du style du « bon sauvage »?

## 25. [Diderot au travail.]

[Résumé des entretiens entre Diderot et Catherine II (1773)].

Quelle idée s'offre-t-elle à son esprit? Il se demande avant tout si quelqu'un est capable d'en faire l'examen mieux que lui. Dans l'affirmative, sans hésiter il rejette ce projet de travail. Sinon :

« Lorsque j'ai pris mon parti, je pense chez moi le jour, la nuit, en société, dans les rues, à la promenade; ma besogne me poursuit.

J'ai sur mon bureau un grand papier sur lequel je jette un mot de réclame de mes pensées, sans ordre, en tumulte, comme elles me viennent.

Lorsque ma tête est épuisée, je me repose; je donne le temps aux idées de repousser; c'est ce que j'ai appelé quelquefois ma recoupe\*, métaphore empruntée d'un des travaux de la campagne.

Cela fait, je reprends ces réclames d'idées tumultueuses et décousues et je les ordonne, quelquefois en les chiffant.

Quand j'en suis venu là, je dis que mon ouvrage est achevé. J'écris tout de suite, mon âme s'échauffe de reste en écrivant. S'il se présente quelque idée nouvelle dont la place soit éloignée, je la mets sur un papier séparé.

Il est rare que je récrive, et les différents petits papiers que Votre Majesté a entre les mains n'ont été écrits qu'une fois; aussi reste-t-il des négligences, toutes les incorrections légères de la célérité.

Je ne lis ce que les autres ont pensé sur l'objet dont je m'occupe que quand mon ouvrage est fait.

Si la lecture me détrompe, je déchire mon ouvrage.

Si je trouve quelque chose dans les auteurs qui me convienne, je m'en sers.



Ce qu'on n'a jamais mis en question n'a point été prouvé. Ce qu'on n'a point examiné sans prévention n'a jamais été bien examiné. Le Scepticisme est donc le premier pas vers la vérité. Il doit être général car il en est la pierre de touche. Si pour s'assurer de l'existence de Dieu le Philosophe commence par en douter, y a-t-il quelque proposition qui puisse se soustraire à cette épreuve?

*Pensées philosophiques XXXI.*

C'est à la connaissance de la Nature qu'il était réservé de faire de vrais déistes.

*Pensées Philosophiques, XIX.*

■ Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites...

PASCAL. Les deux infinis (*Pensées*).

Montrer que, tout en lui empruntant un exemple, Diderot est ici aux antipodes de la pensée de Pascal.

### 3. Élargissez Dieu.

XXVI

On nous parle trop tôt de Dieu : autre défaut, on n'insiste pas assez sur sa présence. Les hommes ont banni la Divinité d'entr'eux; ils l'ont reléguée dans un Sanctuaire; les murs d'un temple bornent sa vue; il n'existe point au-delà. Insensés que vous êtes, détruisez ces enceintes qui rétrécissent vos idées, élargissez Dieu : voyez-le partout où il est, ou dites-vous qu'il n'est point. Si j'avais un enfant à dresser, moi, je lui ferais de la Divinité une compagnie si réelle, qu'il lui en coûterait peut-être moins pour devenir Athée que pour s'en distraire. Au lieu de lui citer l'exemple d'un autre homme qu'il connaît quelquefois pour plus méchant que lui, je lui dirais brusquement, *Dieu t'entend, et tu mens*. Les jeunes gens veulent être pris par les sens : je multiplierais donc autour de lui les signes indicatifs de la présence Divine. S'il se faisait, par exemple, un cercle chez moi, j'y marquerais une place à Dieu et j'accoutumerais mon élève à dire : « Nous étions quatre, Dieu, mon ami, mon Gouverneur, et moi. »

⑬ ⑭ ⑮

• Importance de cet « élargissement de Dieu » comme acheminement vers le panthéisme\*.

• Noter les accents fougueux et naturalistes\* de ce déisme\* (à opposer à celui de Voltaire).

• Diderot précurseur de J.-J. Rousseau. Mais noter les différences entre les deux déismes.

■ O Dieu de paix, Dieu de bonté, c'est toi que j'adore! C'est de toi, je le sens, que je suis l'Ouvrage; et j'espère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

J.-J. ROUSSEAU, *Nlle Héloïse*, VI, 8.

■ Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout.

A. GIDE, *Nourritures terrestres*.

## LETTRE SUR LES AVEUGLES

1749

### 4. [Transformisme\* et Athéisme\*.]

Dialogue entre Saunderson et M. Holmes.

Le ministre commença par lui objecter les merveilles de la nature : « Eh, monsieur! lui disait le philosophe aveugle, laissez là tout ce beau spectacle qui n'a jamais été fait pour moi! J'ai été condamné à passer ma vie dans les ténèbres; et vous me citez des prodiges que je n'entends point, et qui ne prouvent que pour vous et que pour ceux qui voient comme vous. Si vous voulez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez toucher.

— Monsieur, reprit habilement le ministre, portez les mains sur vous-même, et vous rencontrerez la divinité dans le mécanisme admirable de vos organes.

— Monsieur Holmes, reprit Saunderson, je vous le répète, tout cela n'est pas aussi beau pour moi que pour vous. Mais le mécanisme animal fût-il aussi parfait que vous le prétendez, et que je veux bien le croire, car vous êtes un honnête homme très incapable de m'en imposer, qu'a-t-il de commun avec un être souverainement intelligent? S'il vous étonne, c'est peut-être parce que vous êtes dans l'habitude de traiter de prodige

tout ce qui paraît au-dessus de vos forces. J'ai été si souvent un objet d'admiration pour vous, que j'ai bien mauvaise opinion de ce qui vous surprend. J'ai attiré du fond de l'Angleterre des gens qui ne pouvaient concevoir comment je faisais de la géométrie : il faut que vous conveniez que ces gens-là n'avaient pas de notions bien exactes de la possibilité des choses. Un phénomène est-il, à notre avis, au-dessus de l'homme? nous disons aussitôt : *c'est l'ouvrage d'un Dieu*; notre vanité ne se contente pas à moins. Ne pourrions-nous pas mettre dans nos discours un peu moins d'orgueil, et un peu plus de philosophie? Si la nature nous offre un nœud difficile à délier, laissons-le pour ce qu'il est; et n'employons pas à le couper la main d'un être qui devient ensuite pour nous un nouveau nœud plus indissoluble que le premier. Demandez à un Indien pourquoi le monde reste suspendu dans les airs, il vous répondra qu'il est porté sur le dos d'un éléphant; et l'éléphant, sur quoi l'appuiera-t-il? sur une tortue; et la tortue, qui la soutiendra?... Cet Indien vous fait pitié, et l'on pourrait vous dire comme à lui : Monsieur Holmes, mon ami, confessez d'abord votre ignorance, et faites-moi grâce de l'éléphant et de la tortue. » [...]

Je ne vois rien, cependant j'admets en tout un ordre admirable; mais je compte que vous n'en exigerez pas davantage. Je vous le cède sur l'état actuel de l'univers, pour obtenir de vous en revanche la liberté de penser ce qu'il me plaira de son ancien et premier état, sur lequel vous n'êtes pas moins aveugle que moi. Vous n'avez point ici de témoins à m'opposer; et vos yeux ne vous sont d'aucune ressource. Imaginez donc, si vous voulez, que l'ordre qui vous frappe a toujours subsisté; mais laissez-moi croire qu'il n'en est rien; et que si nous remontions à la naissance des choses et des temps, et que nous sentissions la matière se mouvoir et le chaos se débrouiller, nous rencontrerions une multitude d'êtres informes pour quelques êtres bien organisés. Si je n'ai rien à vous objecter sur la condition présente des choses, je puis du moins vous interroger sur leur condition passée. Je puis vous demander, par exemple, qui vous a dit à vous, à Leibnitz, à Clarke\* et à Newton, que dans les premiers instants de la formation des animaux, les uns n'étaient pas sans tête et les autres sans pieds? Je puis vous soutenir que ceux-ci n'avaient point d'estomac, et ceux-là point d'intestins; que tels à qui un estomac, un palais et des dents semblaient promettre de la durée, ont cessé par quelque vice du cœur ou des poumons; que les monstres se sont anéantis successivement; que toutes les combinaisons vicieuses de la matière

ont disparu, et qu'il n'est resté que celles où le mécanisme impliquait aucune contradiction importante, et qui pouvaient subsister par elles-mêmes et se perpétuer. Cela supposé, si le premier homme eût eu le larynx fermé, eût manqué d'aliments convenables, eût péché par les parties de la génération, n'eût point rencontré sa compagne, ou se fût répandu dans une autre espèce, M. Holmes, que devenait le genre humain? Il eût été enveloppé dans la dépurat\* générale de l'univers, et cet être orgueilleux qui s'appelle l'homme, dissous et dispersé entre les molécules de la matière, serait resté peut-être pour toujours au nombre des possibles\*. [...]

« Je conjecture donc que, dans le commencement où la matière en fermentation faisait éclore l'univers, mes semblables étaient fort communs. Mais pourquoi n'assurerais-je pas des mondes ce que je crois des animaux? combien de mondes estropiés, manqués, se sont dissipés, se reforment et se dissipent peut-être à chaque instant dans des espaces éloignés, où je ne touche point, et où vous ne voyez pas, mais où le mouvement continue et continuera de combiner des amas de matière, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque arrangement dans lequel ils puissent persévérer? O philosophes! transportez-vous donc avec moi sur les confins de cet univers, au delà du point où je touche, et où vous voyez des êtres organisés; promenez-vous sur ce nouvel océan, et cherchez à travers ses agitations irrégulières quelques vestiges de cet être intelligent dont vous admirez ici la sagesse!

« Mais à quoi bon vous tirer de votre élément? Qu'est-ce que ce monde, monsieur Holmes? un composé sujet à des révolutions, qui toutes indiquent une tendance continuelle à la destruction; une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent et disparaissent : une symétrie passagère; un ordre momentané. Je vous reprochais tout à l'heure d'estimer la perfection des choses par votre capacité; et je pourrais vous accuser ici d'en mesurer la durée sur celle de vos jours. Vous jugez de l'existence successive du monde, comme la mouche éphémère de la vôtre. Le monde est éternel pour vous, comme vous êtes éternel pour l'être qui ne vit qu'un instant : encore l'insecte est-il plus raisonnable que vous. Quelle suite prodigieuse de générations d'éphémères atteste votre éternité! quelle tradition immense! Cependant nous passerons tous, sans qu'on puisse assigner ni l'étendue réelle que nous occupons, ni le temps précis que nous aurons duré. Le temps, la matière et l'espace ne sont peut-être qu'un point. »



**ENTRETIENS SUR LE FILS NATUREL.  
DORVAL ET MOI**

1757

**9. [L'enthousiasme.]**

L'endroit était solitaire et sauvage. On avait en perspective quelques hameaux répandus dans la plaine; au-delà, une chaîne de montagnes inégales et déchirées qui terminaient en partie l'horizon. On était à l'ombre des chênes, et l'on entendait le bruit sourd d'une eau souterraine qui coulait aux environs. C'était la saison où la terre est couverte des biens qu'elle accorde au travail et à la sueur des hommes. Dorval était arrivé le premier. J'approchai de lui sans qu'il m'aperçût. Il s'était abandonné au spectacle de la nature. Il avait la poitrine élevée. Il respirait avec force. Ses yeux attentifs se portaient sur tous les objets. Je suivais sur son visage les impressions diverses qu'il en éprouvait; et je commençais à partager son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir : « Il est sous le charme. »

Il m'entendit et me répondit d'une voix altérée : « Il est vrai. C'est ici qu'on voit la nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie? il quitte la ville et ses habitants. Il aime, selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au cristal d'une fontaine; à porter des fleurs sur un tombeau; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie; à traverser à pas lents des campagnes fertiles; à contempler les travaux des hommes; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur secrète. Il erre. Il cherche un antre qui l'inspire. Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu désert? Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude? C'est lui. Notre poète habite sur les bords d'un lac. Il promène sa vue sur les eaux, et son génie s'étend. C'est là qu'il est saisi de cet esprit, tantôt tranquille et tantôt violent, qui soulève son âme ou qui l'apaise à son gré.... O Nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein! Tu es la source féconde de toutes vérités! Il n'y a dans ce monde que la vertu et la vérité qui soient dignes de m'occuper.... L'enthousiasme naît d'un objet de la nature. Si l'esprit l'a vu sous des aspects frappants et divers, il en est occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe; la passion s'émeut. On est successivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans

l'enthousiasme, ou l'idée véritable ne se présente point, ou si, par hasard, on la rencontre, on ne peut la poursuivre.... Le poète sent le moment de l'enthousiasme; c'est après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémissement qui part de sa poitrine, et qui passe, d'une manière délicieuse et rapide, jusqu'aux extrémités de son corps. Bientôt ce n'est plus un frémissement; c'est une chaleur forte et permanente qui l'embrase, qui le fait haleter, qui le consume, qui le tue, mais qui donne l'âme, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroissait encore, les spectres se multiplieraient devant lui. Sa passion s'élèverait presque au degré de la fureur. Il ne connaîtrait de soulagement qu'à verser au-dehors un torrent d'idées qui se pressent, se heurtent et se chassent. »

② ②② ②③ ②④ ③④

- Étudier d'après ce texte les étapes successives de la création géniale.
- Rapprocher ce texte des Extraits 29 et 34.

**DE LA POÉSIE DRAMATIQUE**

1758

**10. [La grande poésie.]**

Qu'est-ce qu'il faut au poète? Est-ce une nature brute ou cultivée, paisible ou troublée? Préférera-t-il la beauté d'un jour pur et serein à l'horreur d'une nuit obscure, où le sifflement ininterrompu des vents se mêle par intervalles au murmure sourd et continu d'un tonnerre éloigné, et où il voit l'éclair allumer le ciel sur sa tête? Préférera-t-il le spectacle d'une mer tranquille à celui des flots agités? le muet et froid aspect d'un palais, à la promenade parmi les ruines? un édifice construit, un espace planté de la main des hommes, au touffu d'une antique forêt, au creux ignoré d'une roche déserte? Des nappes d'eau, des bassins, des cascades, à la vue d'une cataracte qui se brise en tombant à travers des rochers, et dont le bruit se fait entendre au loin du berger qui a conduit son troupeau dans la montagne et qui l'écoute avec effroi?

La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage.

C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards, et que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite et verdit. Il en veut être arrosé. Il se flétrit dans les temps de la paix et de loisir. Le siècle d'or eût produit une chanson peut-être ou un élégie. La poésie épique et la poésie dramatique demandent d'autres mœurs.

Quand verra-t-on naître des poètes? Ce sera après les temps de désastres et de grands malheurs, lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations ébranlées par des spectacles terribles, peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été témoins. N'avons-nous pas éprouvé dans quelques circonstances, une sorte de terreur qui nous était étrangère? Pourquoi n'a-t-elle rien produit? N'avons-nous plus de génie?

Le génie est de tous les temps; mais les hommes qui le portent en eux demeurent engourdis, à moins que des événements extraordinaires n'échauffent la masse et ne les fasse paraître. Alors les sentiments s'accroissent dans la poitrine, la travaillent; et ceux qui ont un organe, pressés de parler, le déploient et se soulagent.

(2) (22) (24) (30)

- Conception nouvelle de la poésie.
- Le génie naît de la passion; bonté de la Nature.
- Déterminisme social appliqué à la poésie.
- La poésie romantique vérifie-t-elle les vues de Diderot?

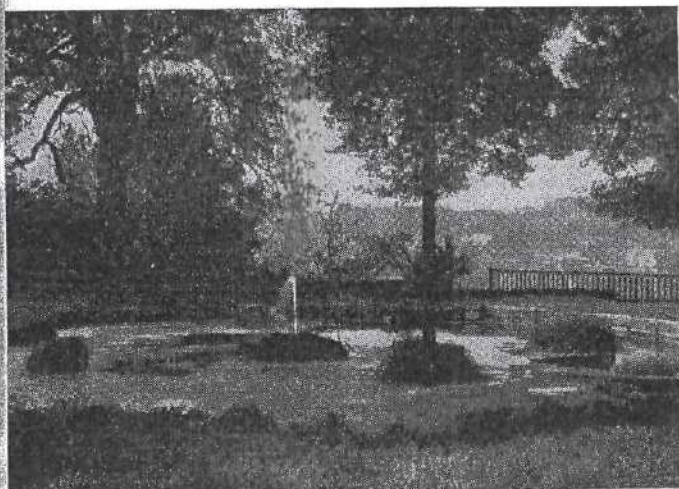
## LETTRES A SOPHIE VOLLAND

### 11. [La mort du père.]

Méditation à la promenade de Blanchefontaine (Langres).

Nous avons ici une promenade charmante. C'est une grande allée d'arbres touffus qui conduit à un bosquet d'arbres rassemblés sans symétrie et sans ordre. On y trouve le frais et la solitude. On descend par un escalier rustique à une fontaine qui

sort d'une roche. Ses eaux reçues dans une coupe, coulent de là, et vont former un premier bassin; elles coulent encore et vont en remplir un second; ensuite reçues dans des canaux, elles se rendent à un troisième bassin, au milieu duquel elles s'élèvent en jet. La coupe et ces trois bassins sont placés les uns au-dessous des autres, en pente, sur une assez longue distance. Le dernier



Ph. Syndicat d'initiatives de Langres.  
Promenade de Blanchefontaine à Langres.

est environné de vieux tilleuls. Ils sont maintenant en fleurs; entre chaque tilleul on a construit des bancs de pierre. C'est là que je suis à cinq heures. Mes yeux errent sur le plus beau paysage du monde. C'est une chaîne de montagnes entrecoupées de jardins et de maisons au bas desquelles serpente un ruisseau qui arrose des prés et qui, grossi des eaux de la fontaine et de quelques autres va se perdre dans une plaine. Je passe dans cet endroit des heures à lire, à méditer, à contempler la nature et à rêver à mon amie. O qu'on serait bien trois<sup>1</sup>

1. Diderot, Sophie Volland et soit Mme Le Gendre, sœur de Sophie, soit Grimm, les deux amis aux-

quels il tient le plus. (Cf. J.-J. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, La Matinée à l'anglaise.)



le coucou en les voyant, nous sommes trop heureux : notre querelle est une affaire d'oreilles; voilà notre juge : Dieu le fit pour nous tout exprès. »

« L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très humblement de les entendre et de décider.

« Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien! leur dit-il, allez là : je m'y rendrai; vous chanterez, je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai mon avis. »

« Les oiseaux vont à tire-d'aile, et se perchent; l'âne les suit, de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais. Il arrive, il s'étend à terre, et dit : « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour.

« Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à perdre de mes raisons; saisissez bien le caractère de mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice et la méthode. » Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta : « Coucou, coucou, coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et, après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

« Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élanche dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés : ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine; tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on l'entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs, et y demeurer comme suspendue. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et, quelque caractère qu'il prit, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

« Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait bâillé plusieurs fois, l'arrêta, et lui dit : « Je me doute que tout ce que vous avez chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien; cela me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant que votre rival, mais il est plus méthodique que vous; et je suis, moi, pour la méthode. »

Et l'abbé s'adressant à M. Le Roy, et montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol; et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

Les contes de l'abbé sont bons, mais il les joue supérieurement : on n'y tient pas. Vous auriez trop ri de lui voir tendre son cou en l'air, et faire la petite voix pour le rossignol; se rengorger et prendre le ton rauque pour le coucou; redresser ses oreilles, et imiter la gravité bête et lourde de l'âne; et tout cela naturellement, et sans y tâcher. C'est qu'il est pantomime\* depuis la tête jusqu'aux pieds.

Au Grandval, 20 octobre 1760.

21 26 28

● Montrer que cette fable naïve est toute chargée de vérité humaine (en particulier, rôle de l'amour-propre).

● Sens esthétique du débat burlesque : le problème de la technique et de l'inspiration (cf. Extraits 9 et 10). L'âne symbole du public moyen.

● Art du conteur. Vraisemblance et précision, façon spirituelle de présenter la dispute des oiseaux par couplets alternés, comme un chant amébéé).

● Rapprocher la pantomime\* de l'Abbé Galiani et celle du Neveu de Rameau (Extraits 34 et 36).

## 14. [Le Spleen.]

Vous ne savez pas ce que c'est que le *spleen*, ou les vapeurs anglaises; je ne le savais pas non plus. Je le demandai à notre Ecossais<sup>1</sup> dans notre dernière promenade, et voici ce qu'il me répondit : « Je sens depuis vingt ans un malaise général plus ou moins fâcheux; je n'ai jamais la tête libre. Elle est quelquefois si lourde que c'est comme un poids qui vous tire en avant, et qui vous entraînerait d'une fenêtre dans la rue, ou au fond d'une rivière, si on était sur le bord. J'ai des idées noires, de la tristesse et de l'ennui; je me trouve mal partout, je ne veux rien, je ne saurais vouloir, je cherche à m'amuser et à m'occuper, inutilement; la gaieté des autres m'afflige, je souffre à les entendre rire ou parler. Connaissez-vous cette espèce de stupidité ou de mauvaise humeur qu'on éprouve en se réveillant après avoir trop dormi? Voilà mon état ordinaire, la vie m'est en dégoût; les moindres variations dans l'atmosphère me sont comme des secousses violentes; je ne saurais rester en place, il faut que j'aille sans savoir où. C'est comme cela que j'ai fait le tour du

1. Le Père Hoop, voir p. 30.

monde. Je dors mal, je manque d'appétit, je ne saurais digérer, je ne suis bien que dans un coche. Je suis tout au rebours des autres : je me déplaît à ce qu'ils aiment, j'aime ce qui leur déplaît; il y a des jours où je hais la lumière, d'autres fois elle me rassure, et si j'entraîrais subitement dans les ténèbres je croirais tomber dans un gouffre. Mes nuits sont agitées de mille rêves bizarres : imaginez que l'avant-dernière je me croyais marié à Mme Rodier. Je n'ai jamais connu un pareil désespoir. Je suis vieux, caduc, impotent; quel démon m'a poussé à cela? Que ferai-je de cette jeune femme-là? Que fera-t-elle de moi? Voilà ce que je me disais. Mais, ajoutait-il, la sensation la plus importante, c'est de connaître sa stupidité, de savoir qu'on n'est pas né stupide, de vouloir jouir de sa tête, s'appliquer, s'amuser, se prêter à la conversation, s'agiter, et de succomber à la fin sous l'effort. Alors il est impossible de vous peindre la douleur d'âme qu'on ressent à se voir condamner sans ressource à être ce qu'on n'est pas. Monsieur, ajoutait-il encore avec une exclamation qui me déchirait l'âme, j'ai été gai, je volais comme vous sur la terre, je jouissais d'un beau jour, d'une belle femme, d'un bon livre, d'une belle promenade, d'une conversation douce, du spectacle de la nature, de l'entretien des hommes sages, de la comédie des fous : je me souviens encore de ce bonheur; je sens qu'il faut y renoncer. »

Eh bien, avec cela, mon amie, cet homme est encore de la société la plus agréable. Il lui reste je ne sais quoi de sa gaieté première qui se remarque toujours dans son expression. Sa tristesse est originale, et n'est pas triste. Il n'est jamais plus mal que quand il se tait; et il y a tant de gens qui seraient bien comme le père Hoop quand il est mal!

Voilà des vents, une pluie, de la tempête, un murmure sourd qui font retentir sans cesse nos corridors, dont il est désespéré. J'aime, moi, ces vents violents, cette pluie que j'entends frapper nos gouttières pendant la nuit, cet orage qui agite avec fracas les arbres qui nous entourent, cette basse continue qui gronde autour de moi; j'en dors plus profondément, j'en trouve mon oreiller plus doux, je m'enfonce dans mon lit, je m'y ramasse en un peloton; il se fait en moi une comparaison secrète de mon bonheur avec le triste état de ceux qui manquent de gîte, de toit, de tout asile, qui errent la nuit, exposés à toute l'inclémence de ce ciel, qui valent mieux que moi peut-être que le ciel a distingué, et je jouis de la préférence.

Au Grandval, 28 octobre 1760.

- Analyser les éléments physiques du spleen (= la rate, en anglais) et leurs répercussions morales.
- Importance du texte pour l'histoire de la sensibilité moderne (entre l'« ennui » qu'évoque Pascal et les rêveries de « René »).
- Rapprocher Baudelaire, *Fleurs du Mal*, pièces 74 à 80 : le cycle du spleen. Éléments communs et profondes différences entre ces deux formes de spleen.
- Rapprocher la fin du texte de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe* (Livre III, la vie à Combourg).

Je n'ai rien outré à la peinture de la maladie du Père Hoop. Il a été sur le point de secouer le fardeau. Un jour il disait au marquis qui lui proposait de se battre pour se désennuyer : « Je le veux bien à condition que vous me tuerez le premier. » Quand je lui demandai ce qu'il estimait le plus de la vie, il me répondit : « Premièrement de n'y être pas, secondement de se bien porter; voyez combien je suis chanceux; j'y suis et je me porte mal. » A vous parler vrai, je ne compte pas qu'il finisse naturellement.

Lettre à Sophie Volland, 10-11-1760.

■ Quam juvat immites ventos audire cubantem.

TIBULLE. *Élégies*, I, 1, vers 45.

## 15. [La leçon de la nature.]

J'avais apporté ici<sup>1</sup> une âme serrée, un esprit obscurci de vapeurs noires. Il me semble que je suis un peu mieux. Les sensations douces, lorsqu'elles sont continues, calment, sans qu'on s'en aperçoive, les mouvements les plus violents. On ne se défend pas de cette paix de la nature qui règne sans cesse autour de soi. On s'en défend d'autant moins qu'elle agit imperceptiblement. Ce n'est point une éloquence qu'on entende, c'est une persuasion qu'on respire; c'est un exemple auquel on se conforme par une pente naturelle à se mettre à l'unisson avec tout ce qu'on voit. L'immobilité des arbres nous arrête; l'étendue d'une plaine égare nos yeux et notre âme; le bruit égal et monotone des eaux nous endort. Il semble que tout nous berce dans



les champs, nous partageons la rêverie de l'être qui forma le désordre de cette scène où rien n'est arrangé ni déplacé, et celui qui me voit au loin errer à l'aventure sur cette scène, m'y trouve fort bien. Il serait rempli d'étonnement et d'effroi; l'inquiétude le saisirait; je troublerais la tranquillité générale du spectacle pour lui, s'il me voyait précipiter mes pas, porter mes bras en l'air, arrêter des regards menaçants vers le ciel, me rouler à terre. Toutes les douleurs ici finissent par être lentes et mélancoliques. Les querelles dans les champs ont un aspect plus hideux que dans les carrefours des villes; c'est comme un cri perçant dans le silence et l'obscurité de la nuit; c'est un contraste de guerre avec l'image d'une paix générale; et réciproquement un homme apathique, immobile, indolent, tranquille, dans le tumulte des villes est comme un contraste avec l'image d'une guerre universelle. Au milieu d'une foule qui s'inquiète, qui s'agite, d'instinct on se met à rouler son tonneau<sup>1</sup>. C'est pour faire comme les autres. Ici, d'instinct, on s'assied, on se repose, on regarde sans voir, on abandonne son cœur, son âme, son esprit, ses sens à toute leur liberté; c'est-à-dire qu'on ne fait rien, pour être au ton de tous les êtres. Ils sont, et l'on est. Tout est utile, tout sert, tout concourt, tout est bon, on n'est rien sans y tâcher. Est bien mal né, est bien méchant, est bien profondément pervers, celui qui médite le mal au milieu des champs. Il lutte contre l'impulsion de la nature entière qui lui répète à voix basse et sans cesse, qui lui murmure à l'oreille : demeure en repos, demeure en repos, reste comme tout ce qui t'environne, dure comme tout ce qui t'environne, jouis doucement comme tout ce qui t'environne, laisse aller les heures, les journées, les années, comme tout ce qui t'environne, et passe comme tout ce qui t'environne; voilà la leçon continue de la nature.

(13) (22) (30) (31)

- Comparer l'apaisement de Diderot et celui qu'éprouve Saint-Preux pendant son excursion dans le Valais (*Nouvelle-Héloïse*, Lettre XXIII).
- Opposer la mélancolie de Diderot et le spleen du Père Hoop (Extrait 14).
- Distinguer dans ce texte la poésie vraie et l'éloquence déclamatoire.

1. Rabelais dans le Prologue du *Tiers Livre*, raconte d'après Lucien comment Diogène\* « roulait son

tonneau » pour ne pas paraître inoccupé au milieu des Corinthiens assiégés.

## 16. [Une journée de Diderot.]

Voici comment ma journée se passe, et vous allez voir qu'elle n'est guère moins pénible que la vôtre. Ma tête s'est échauffée sur une question importante qui me tyrannise sans cesse. Elle me suit dans les rues. Elle me rend distrait en société. Elle m'interrompt dans mes occupations les plus essentielles. Elle m'ôte le sommeil pendant la nuit. Vous souvenez-vous de la farce de Patelin? je ressemble trait pour trait à M. Guillaume qui brouille sans cesse dans son plaidoyer son drap et ses moutons. Ma question, c'est mon drap. Le reste est moutons pour moi. Quand on me parle de moutons, j'en parle aussi; mais je n'en saurais parler un peu de temps que mon drap ne vienne se fourrer à travers. La matinée, je suis donc à mon drap; je garde la maison; j'élève l'enfant; je soigne la mère, quand le domestique est absent; au milieu de cela s'ébauche une feuille pour Grimm. J'en ai fait deux charmantes, l'une sur la peinture; l'autre sur la religion. La première est partie, ainsi vous ne la verrez pas. Je vous enverrai la seconde. J'oubliais de vous dire que cette maudite question me donne des *souleurs*\* continuelles; il me semble toujours que je me suis trompé en quelque endroit. J'ai des doutes sur les propositions les plus claires; d'un instant à l'autre tout me semble détruit, ou refait, et me voilà revenu de mes moutons à mon drap. Mais ce terme de *souleurs*, qui signifie dans notre patois langrois ce serrement d'âme qu'on éprouve subitement par quelque terreur panique, est-il ou n'est-il pas français? Français ou non, peu m'importe, il dit bien ce qu'il veut dire. A trois heures, je suis chez le Breton. J'y travaille jusqu'à sept, sept et demie. Mon ouvrage fait ou non je me hâte de déloger. Je ne veux pas que ces gens-là m'invitent à souper, parce que j'ai juré que je n'y mangerais plus, pour une raison que je vous dirai mais qui ne vaut pas la peine d'être écrite. Elle revient à ce qu'ils sont avarés, et qu'ils mettent trop d'importance à un méchant repas pour qu'on puisse l'accepter à ce prix. Entre huit et neuf, je vais sur le quai des Miramionnes chercher une lettre que je n'y trouve point. Je fais un tour au coin de la rue de la Femme-sans-tête. Il est à peu près dix heures quand je rentre chez moi.

15 octobre 1762.

(2) (3) (28) (30) (36)

gération de tous les traits dans la gravure qu'on a faite d'après le crayon de Greuze, je serais infiniment mieux. J'ai un masque qui trompe l'artiste, soit qu'il y ait trop de choses fondues ensemble; soit que les impressions de mon âme se succédant très rapidement et se peignant toutes sur mon visage, l'œil du peintre ne me retrouvant pas le même d'un instant à l'autre, sa tâche devienne beaucoup plus difficile qu'il ne la croyait. Je n'ai jamais été bien fait que par un pauvre diable appelé Garand, qui m'attrapa, comme il arrive à un sot qui dit un bon mot. Celui qui voit mon portrait par Garand, me voit : « Ecco il vero Pulchinnella\* »

① ② ③ ④

- Diderot critique d'art. Sa sévérité. Précisez ce qui manque à Van Loo pour être un grand peintre aux yeux de Diderot (Cf. Extrait 17).
- Le sens de la complexité. Diderot « être ondoyant et divers » (surtout par sa sensibilité).
- Sur quel ton Diderot parle-t-il de lui-même? Précisez-en les nuances exactes en le comparant au ton de Montaigne et de Rousseau.
- Sens de la dignité personnelle chez Diderot, philosophe bourgeois malgré tout. [On notera qu'en 1767 Houdon et Fragonard n'avaient pas encore représenté Diderot (illustration p. 1). Voir la gravure d'après Greuze, p. 118.]

■ Il avait quelque chose de tumultueux et de grandiose dans l'allure. La tête haute et un peu chauve, le front vaste, les tempes découvertes, l'œil en feu ou humide d'une grosse larme, le cou nu et, comme il l'a dit *débraillé*, le dos bon et rond, les bras tendus vers l'avenir, mélange de grandeur et de trivialité, d'emphase et de naturel, d'empètement fougueux et d'humaine sympathie; tel qu'il était et non tel que l'avaient gâté Falconet et Van Loo....

SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, 1831.

SALON DE 1767

20. [Les Ruines.]

O les belles, les sublimes ruines! Quelle fermeté, et en même temps quelle légèreté, sûreté, facilité de pinceau! Quel effet! quelle grandeur! quelle noblesse! Qu'on me dise à qui ces ruines appartiennent, afin que je les vole : le seul moyen d'acquiescer quand on est indigent. Hélas! elles font peut-être si peu de bonheur au riche stupide qui les possède; et elles me rendraient si heureux!... Avec quel étonnement, quelle surprise je regarde cette voûte brisée, les masses surimposées à cette voûte! Les peuples qui ont élevé ce monument, où sont-ils? que sont-ils devenus? Dans quelle énorme profondeur obscure et muette mon œil va-t-il s'égarer? A quelle prodigieuse distance est renvoyée la portion du ciel que j'aperçois à cette ouverture! L'étonnante dégradation de lumière! comme elle s'affaiblit en descendant du haut de cette voûte, sur la longueur de ces colonnes! comme ces ténèbres sont pressées par le jour de l'entrée et le jour du fond! on ne se lasse point de regarder. Le temps s'arrête pour celui qui admire. Que j'ai peu vécu! que ma jeunesse a peu duré!

C'est une grande galerie voûtée et enrichie intérieurement d'une colonnade qui règne de droite et de gauche. Vers le milieu de sa profondeur, la voûte s'est brisée, et montre au-dessus de sa fracture les débris d'un édifice surimposé. Cette longue et vaste fabrique\* reçoit encore la lumière par son ouverture du fond. On voit à gauche, en dehors, une fontaine; au-dessus de cette fontaine, une statue antique assise; au-dessous du piédestal de cette statue, un bassin élevé sur un massif de pierre; autour de ce bassin, au-devant de la galerie, dans les entre-colonnements, une foule de petites figures, de petits groupes, de petites scènes très variées. On puise de l'eau, on se repose, on se promène, on converse. Voilà bien du mouvement et du bruit. Je vous en dirai mon avis ailleurs, monsieur Robert; tout à l'heure. Vous êtes un habile homme. Vous excellerez, vous excellerez dans votre genre. Mais étudiez Vernet. Apprenez de lui à dessiner, à peindre, à rendre vos figures intéressantes, et puisque vous vous êtes voué à la peinture des ruines, sachez que ce genre a sa poésie. Vous l'ignorez absolument. Cherchez-



la. Vous avez le faire, mais l'idéal vous manque. Ne sentez-vous pas qu'il y a trop de figures ici; qu'il en faut effacer les trois quarts? Il n'en faut réserver que celles qui ajouteront à la solitude et au silence. Un seul homme, qui aurait erré dans ces ténèbres, les bras croisés sur la poitrine et la tête penchée, m'aurait affecté davantage. L'obscurité seule, la majesté de l'édifice, la grandeur de la fabrique, l'étendue, la tranquillité, le retentissement sourd de l'espace m'aurait fait frémir. Je n'aurais jamais pu me défendre d'aller rêver sous cette voûte, de m'asseoir entre ces colonnes, d'entrer dans votre tableau. Mais il y a trop d'importuns. Je m'arrête. Je regarde. J'admire et je passe. Monsieur Robert, vous ne savez pas encore pourquoi les ruines font tant de plaisir, indépendamment de la variété des accidents qu'elles montrent; et je vais vous en dire ce qui m'en viendra sur-le-champ.

Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste. Il n'y a que le temps qui dure. Qu'il est vieux ce monde! Je marche entre deux éternités. De quelque part que je jette les yeux, les objets qui m'entourent m'annoncent une fin et me résignent à celle qui m'attend. Qu'est-ce que mon existence éphémère, en comparaison de celle de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse, de cette forêt qui chancelle, de ces masses suspendues au-dessus de ma tête et qui s'ébranlent? Je vois le marbre des tombeaux tomber en poussière; et je ne veux pas mourir! et j'envie un faible tissu de fibres et de chair à une loi générale qui s'exécute sur le bronze! Un torrent entraîne les nations les unes sur les autres au fond d'un abîme commun; moi, moi seul; je prétends m'arrêter sur le bord et fendre le flot qui coule à mes côtés!

Si le lieu d'une ruine est périlleux, je frémis. Si je m'y promets le secret et la sécurité, je suis plus libre, plus seul, plus à moi, plus près de moi. C'est là que j'appelle mon ami. C'est là que je regrette mon amie. C'est là que nous jouirons de nous, sans trouble, sans témoins, sans importuns, sans jaloux. C'est là que je sonde mon cœur. C'est là que j'interroge le sien, que je m'alarme et me rassure. De ce lieu, jusqu'aux habitants des villes, jusqu'aux demeures du tumulte, au séjour de l'intérêt, des passions, des vices, des crimes, des préjugés, des erreurs, il y a loin.

Si mon âme est prévenue d'un sentiment tendre, je m'y livrerai sans gêne. Si mon cœur est calme, je goûterai toute la douceur de son repos.

Dans cet asile désert, solitaire et vaste, je n'entends rien; j'ai rompu avec tous les embarras de la vie. Personne ne me presse et ne m'écoute. Je puis parler tout haut, m'affliger, verser des larmes sans contrainte.

(13) (29) (23) (30)

- Mérites et insuffisances d'H. Robert (cf. p. 66 l'esthétique humaniste de Diderot).
- Sens de l'éternel écoulement (cf. L'Éclésiaste, Héraclite, Lucrèce, Montaigne, Pascal).
- Méditation moderne sur les ruines (Avant : Du Bellay. Après : Volney, Chateaubriand).

## II. L'HOMME DANS LA NATURE

### ENTRETIEN ENTRE D'ALEMBERT ET DIDEROT

1769

#### 21. [Un matérialisme dynamique.]

Nous citons intégralement le début de l'Entretien.

*D'Alembert.* J'avoue qu'un être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace; un être qui est inétendu et qui occupe de l'étendue; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes; un être dont je n'ai pas la moindre idée; un être d'une nature aussi contradictoire est difficile à admettre. Mais d'autres obscurités attendent celui qui la rejette, car enfin cette sensibilité que vous lui substituez, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

*Diderot.* Pourquoi non?

*D'Alembert.* Cela est dur à croire.

*Diderot.* Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier.



10 pas par lui-même, croyez-vous qu'un changement, quel qu'il soit, puisse lui donner de la vie ? Il n'en est pas de vivre comme de se mouvoir ; c'est autre chose. Un corps en mouvement frappe un corps en repos, et celui-ci se meut ; mais arrêtez, accélérez un corps non vivant, ajoutez-y, retranchez-en, organisez-le, c'est-à-dire disposez-en les parties comme vous l'imaginerez : si elles sont mortes, elles ne vivront non plus dans une position que dans une autre<sup>3</sup>. Supposer qu'en mettant à côté d'une particule morte, une, deux ou trois particules mortes, on en formera un système de corps vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très forte, où je ne m'y connais pas. Quoi ! la particule A placée à gauche de la particule B n'avait point la conscience de son existence, ne sentait point, était inerte et morte ;  
 20 et voilà que celle qui était à gauche mise à droite, et celle qui était à droite mise à gauche, le tout vit, se connaît, se sent<sup>4</sup> ! Cela ne se peut. Que fait ici la droite ou la gauche ? Y a-t-il un côté et un autre dans l'espace ? Cela serait, que le sentiment et la vie n'en dépendraient pas. Ce qui a ces qualités les a toujours eues et les aura toujours. Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu, et vivra sans fin. La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent vous vivez en masse, et que, dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail<sup>5</sup>. — Dans vingt ans, c'est bien loin ! »

### LE GRAND TRAVAIL DE LA NATURE

Dans cette page saisissante du *Rêve de d'Alembert*, DIDEROT a l'intuition de la transformation des espèces (cf. Buffon, p. 250), bien avant les travaux de LAMARCK (1744-1829) et DARWIN (1809-1882). Du « grand sédiment inerte » naissent spontanément les diverses espèces, qui nous paraissent fixes à nous êtres éphémères, mais que nous verrions évoluer sans cesse si nous pouvions embrasser l'immensité du temps. S'agit-il d'une hypothèse scientifique géniale, ou bien d'un mythe, de la vision d'un poète ? La présentation de ces idées est significative : c'est d'Alembert qui est censé parler en rêve, après avoir examiné ces problèmes avec Diderot ; mais, précise l'auteur, « il n'y a aucune différence entre un médecin (un homme de science) qui veille et un philosophe qui rêve ».

Qui sait si la fermentation et ses produits<sup>1</sup> sont épuisés ? Qui sait à quel instant de la succession de ces générations animales nous en sommes ? Qui sait si ce bipède déformé, qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le voisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe<sup>2</sup> ? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux ? Qui sait si tout ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile ? Qui sait quelle sera la durée de cette inertie ? Qui sait quelle race nouvelle peut résulter  
 10 derechef d'un amas aussi grand de points sensibles et vivants ? Pourquoi

— 3 Il faut donc que les particules de matière dont se composent les êtres organisés soient vivantes par elles-mêmes. — 4 Ces particules sont donc douées non seulement de vie, mais de sensibilité et de conscience. — 5 Cf. *Rêve de d'Alembert* : « Vivant, j'agis et je réagis en masse ; ... mort, j'agis et je réagis

en molécules... Je ne meurs donc point ?... Non, sans doute, je ne meurs point en ces sens ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes ». — 1 A cette date, Diderot croit à la génération spontanée : cf. l. 17 et 34. — 2 Contre l'anthropocentrisme.

pas un seul animal ? Qu'était l'éléphant dans son origine ? Peut-être l'animal énorme tel qu'il nous paraît, peut-être un atome, car tous les deux sont également possibles ; ils ne supposent que le mouvement et les propriétés diverses de la matière... L'éléphant, cette masse énorme, organisée, le produit subit de la fermentation ! Pourquoi non ? Le rapport de ce grand quadrupède à sa matrice première est moindre que celui du vermisseau à la molécule de farine qui l'a produit ; mais le vermisseau n'est qu'un vermisseau... C'est-à-dire que la petitesse qui vous dérobe son organisation lui ôte le merveilleux... Le prodige, c'est la vie, c'est la  
 20 sensibilité ; et ce prodige n'en est plus un... Lorsque j'ai vu la matière inerte passer à l'état sensible<sup>3</sup>, rien ne doit plus m'étonner. Quelle comparaison d'un petit nombre d'éléments mis en fermentation dans le creux de ma main, et de ce réservoir immense d'éléments divers épars dans les entrailles de la terre, à sa surface, au sein des mers, dans le vague des airs<sup>4</sup> !... Cependant, puisque les mêmes causes subsistent, pourquoi les effets ont-ils cessé<sup>5</sup> ? Pourquoi ne voyons-nous plus le taureau percer la terre de sa corne, appuyer ses pieds contre le sol, et faire effort pour en dégager son corps pesant<sup>6</sup> ?... Laissez passer la race présente des animaux subsistants ; laissez agir le grand sédiment inerte quelques  
 30 millions de siècles. Peut-être faut-il, pour renouveler les espèces, dix fois plus de temps qu'il n'en est accordé à leur durée. Attendez, et ne vous hâtez pas de prononcer sur le grand travail de la nature. Vous avez deux grands phénomènes, le passage de l'état d'inertie à l'état de sensibilité, et les générations spontanées ; qu'ils vous suffisent : tirez-en de justes conséquences<sup>7</sup>, et dans un ordre de choses où il n'y a ni grand ni petit, ni durable ni passager absolu, garantisiez-vous du sophisme de l'éphémère<sup>8</sup>.

1. Il s'agit d'un rêve : comment cela se traduit-il dans le style et le rythme des idées ou visions ?
2. Expliquer la valeur symbolique de cette utilisation du rêve.
3. Exposer la théorie de Diderot à partir des traits épars dans ce texte et l'extrait ci-dessous.
4. Dans ces 2 textes, Diderot applique-t-il la méthode expérimentale telle qu'il l'a définie (p. 211) ?
5. Tenter d'analyser d'après ces 2 textes l'imagination créatrice de Diderot. Chercher ici l'application de sa conception du génie (cf. p. 202, l. 62-94).

DIDEROT : Me permettriez-vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps ? D'ALEMBERT : Pourquoi non ? Le temps n'est rien pour la nature. DIDEROT : Vous consentez donc que j'éteigne notre soleil ? D'ALEMBERT : D'autant plus volontiers que ce ne sera pas le premier qui se soit éteint. DIDEROT : Le soleil éteint, qu'en arrivera-t-il ? Les plantes périront, les animaux périront, et voilà la terre solitaire et muette. Rallumez cet astre, et à l'instant vous rétablirez la cause nécessaire d'une infinité de générations nouvelles entre lesquelles je n'oserais assurer qu'à la suite des siècles nos plantes, nos animaux d'aujourd'hui se reproduiront ou ne se reproduiront pas. D'ALEMBERT : Et pourquoi les mêmes éléments épars venant à se réunir ne rendraient-ils pas les mêmes résultats ? DIDEROT : C'est que tout se tient dans la nature, et que celui qui suppose un nouveau phénomène ou ramène un instant passé, recrée un nouveau monde.

(Entretien entre d'Alembert et Diderot).

— 3 Cf. p. 212. — 4 Commenter le ton. — 5 Contrairement à l'une des règles formulées par Bacon ; cf. p. 220, l. 10-13. — 6 Vision saisissante, digne de Lucrèce, mais la chose est inconcevable du point de vue scientifique. — 7 S'agit-il de conséquences rigoureuses, ou

d'une hypothèse hardie ? — 8 Les êtres éphémères (l'homme en l'occurrence) se trompent lorsqu'ils croient éternel tout ce qui dépasse leur propre durée ; ainsi cette rose qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier (Fontenelle).



## UN SINGULIER PERSONNAGE

Le neveu de Rameau est un bohème, une « espèce » comme on disait alors. DIDEROT le connaît « de longue main », et il éprouve à son égard des sentiments contradictoires : *il ne l'estime pas*, nous dit-il, et pourtant *il est très attiré par lui* : c'est que de tels originaux agissent comme un ferment et obligent à réagir contre le conformisme et la tyrannie des conventions sociales. La présente rencontre a lieu au café de la Régence, place du Palais-Royal, rendez-vous des joueurs d'échecs.

Un après-dîner, j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu et écoutant le moins que je pouvais <sup>1</sup>, lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays où Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison. Il faut que les notions de l'honnête et du déshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et ce qu'il en a reçu de mauvaises sans pudeur. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais et que son originalité ne vous arrête <sup>2</sup> pas, ou vous mettez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuyez. Dieux, quels terribles poumons ! Rien ne dissemble <sup>3</sup> plus de lui que lui-même. Quelquefois il est maigre et hâve comme un malade au dernier degré de la consommation ; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe <sup>4</sup>. Le mois suivant, il est gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône. Demain poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près <sup>5</sup> pour un honnête homme <sup>6</sup>. Il vit au jour la journée ; triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin <sup>7</sup> le matin, quand il est levé, est de savoir où il dînera ; après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude : ou il regagne, à pied, un petit grenier qu'il habite, à moins que l'hôtesse ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef ; ou il se rabat dans une taverne du faubourg où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bière. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui

— 1 Parce que les joueurs d'échecs sont parfois des sots. — 2 Retienne. — 3 Verbe forgé par Diderot, d'après *ressembler et dissemblable*. — 4 Couvent dont la règle est extrê-

mement sévère. Les Bernardins passaient au contraire pour de bons vivants. — 5 Commenter cette restriction. — 6 Préciser le sens. — 7 Souci.

<sup>30</sup> arrive quelquefois, il a recours soit à un fiacre <sup>8</sup> de ses amis, soit au cocher d'un grand seigneur qui lui donne un lit sur de la paille, à côté de ses chevaux. Le matin il a encore une partie de son matelas dans ses cheveux <sup>9</sup>. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le Cours <sup>10</sup> ou les Champs-Élysées. Il réparait avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine. Je n'estime pas ces originaux-là ; d'autres en font leurs connaissances familières, même leurs amis. Ils m'arrêtent une fois l'an, quand je les rencontre, parce que leur caractère tranche avec celui des autres, et qu'ils rompent cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos <sup>40</sup> conventions de société, nos bienséances d'usage, ont introduite. S'il en paraît un dans une compagnie, c'est un grain de levain qui fermente et qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle <sup>11</sup>. Il secoue, il agite ; il fait approuver ou blâmer ; il fait sortir la vérité, il fait connaître les gens de bien ; il démasque les coquins ; c'est alors que l'homme de bon sens écoute et démêle son monde.

1. Indiquer les différentes parties du texte. Examiner de près l'organisation du portrait de Rameau ; montrer comment sont liés l'aspect physique et l'aspect moral du personnage.
2. Quel est le trait dominant du héros ? En quoi son caractère et ses avatars font-ils songer à ceux de Diderot ? (cf. p. 193, 195, 196).
3. Préciser et commenter le jugement que l'auteur porte sur son héros, les sentiments qu'il traduit, les idées et tendances de Diderot qu'il révèle.
4. Relever des expressions et des comparaisons particulièrement pittoresques. Tenter d'indiquer en quoi elles sont évocatrices et font vivre le personnage sous nos yeux.
5. Montrer en quoi le rythme des phrases contribue lui aussi à dessiner la silhouette de Rameau.

## L'homme orchestre

Entre autres talents, le neveu de Rameau possède, à un degré rare, celui de la *pantomime* : il faut le voir exécuter un morceau de musique sans violon ni clavecin ! Un peu plus loin il se surpassera, « faisant lui seul les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique ». Diderot a su peindre avec une vie étonnante cette gesticulation forcenée, mais infiniment expressive. On verra (p. 229) l'importance qu'il attachait à la *mimique* des acteurs.

En même temps, il se met dans l'attitude d'un joueur de violon ; il fredonne de la voix un *allegro* <sup>1</sup> de Locatelli <sup>2</sup>, son bras droit imite le mouvement de l'archet, sa main gauche et ses doigts semblent se promener sur la longueur du manche ; s'il fait un faux ton, il s'arrête, il remonte ou baisse la corde ; il la pince de l'ongle pour s'assurer si elle est juste ; il reprend le morceau où il l'a laissé. Il bat la mesure du pied, il se démène de la tête, des pieds, des mains, des bras, du corps, comme vous avez vu quelquefois, au concert spirituel <sup>3</sup>, Ferrari ou Chiabran <sup>4</sup>, ou quelque autre virtuose dans les mêmes convulsions,

— 8 Cocher de fiacre. — 9 Commenter cette expression plaisante. — 10 Le Cours-la-Reine. — 11 Or Diderot aime les individualités bien marquées, les caractères tranchés.

— 1 Mouvement vif et gai d'une sonate. — 2 Virtuose et compositeur italien. — 3 Concert de musique religieuse, fondé par Philidor en 1725. — 4 Violonistes italiens.



m'offrant l'image du même supplice et me causant à peu près la même peine ; car n'est-ce pas une chose pénible à voir que le tourment dans celui qui s'occupe à me peindre le plaisir ? Tirez entre cet homme et moi un rideau qui me le cache, s'il faut qu'il me montre un patient appliqué à la question. Au milieu de ses agitations et de ses cris, s'il se présentait une tenue<sup>6</sup>, un de ces endroits harmonieux où l'archet se meut lentement sur plusieurs cordes à la fois, son visage prenait l'air de l'estase ; sa voix s'adouciait, il s'écoutait avec ravissement. Il est sûr que les accords résonnaient dans ses oreilles et dans les miennés. Puis remettant son instrument sous son bras gauche de la même main dont il le tenait, et laissant tomber sa main droite avec son archet : Eh bien, me disait-il, qu'en pensez-vous ?

Moi : A merveille !

Lui : Cela va, ce me semble ; cela résonne à peu près comme les autres.

Et aussitôt il s'accroupit comme un musicien qui se met au clavecin<sup>7</sup>.

« Je vous demande grâce pour vous et pour moi », lui dis-je.

Lui : Non, non ; puisque je vous tiens, vous m'entendrez. Je ne veux point d'un suffrage<sup>8</sup> qu'on m'accorde sans savoir pourquoi. Vous me louerez d'un ton plus assuré, et cela me vaudra quelque écolier.

Moi : Je suis si peu répandu<sup>9</sup>, et vous allez vous fatiguer en pure perte.

Lui : Je ne me fatigue jamais.

Comme je vis que je voudrais inutilement avoir pitié de mon homme, car la sonate sur le violon l'avait mis tout en eau, je pris le parti de le laisser faire. Le voilà donc assis au clavecin, les jambes fléchies, la tête élevée vers le plafond où l'on eût dit qu'il voyait une partition notée, chantant, préludant, exécutant une pièce d'Alberti ou de Galuppi<sup>10</sup>, je ne sais lequel des deux. Sa voix allait comme le vent et ses doigts voltigeaient sur les touches, tantôt laissant le dessus<sup>11</sup> pour prendre la basse, tantôt quittant la partie d'accompagnement pour revenir au dessus. Les passions se succédaient sur son visage<sup>12</sup>. On y distinguait la tendresse, la colère, le plaisir, la douleur ; on sentait les piano, les forte<sup>13</sup>, et je suis sûr qu'un plus habile que moi aurait reconnu le morceau au mouvement, au caractère, à ses mines et à quelques traits<sup>14</sup> de chant qui lui échappaient par intervalle. Mais ce qu'il y avait de bizarre, c'est que de temps en temps il tâtonnait, se reprenait comme s'il eût manqué, et se dépitait de n'avoir plus la pièce dans les doigts.

### Jacques le fataliste

Le Neveu de Rameau était une « satire », Jacques le fataliste (composé en 1773) est un conte philosophique, où Diderot pose, sous une forme apparemment désinvolte et grâce au procédé du dialogue, le problème de la liberté (cf. p. 213 et p. 218-220). Il s'inspire de *Tristram Shandy*, roman de l'ironiste STERNE (1713-1768), qu'il appelait le Rabelais des Anglais, mais Sterne ne lui fournit guère qu'un stimulant, et une confirmation de ses propres tendances. Diderot se moque des romans d'aventures : il affecte d'arrêter l'action au moment pathétique, de montrer que les choses auraient tourné autrement dans une histoire inventée à plaisir, d'affirmer qu'il respecte scrupuleusement la vérité. En fait ces constantes interventions du meneur de jeu nous rappellent sans cesse qu'il s'agit d'une fiction, et l'illusion qui fait le charme d'un vrai roman ne peut pas naître. D'ailleurs le « récit des amours de Jacques » n'est pas le sujet de l'œuvre, ce n'est qu'un prétexte. Pourtant, à l'intérêt philosophique de l'ensemble se joint l'intérêt romanesque et humain d'une foule d'épisodes et récits secondaires.

— 5 Soumis à — 6 Note soutenue pendant deux ou plusieurs mesures. — 7 Instrument à clavier et à cordes, remplacé depuis par le piano. — 8 Éloge. — 9 J'ai si peu de relations.

— 10 Compositeurs italiens. — 11 Les notes aiguës. — 12 Comme dans la musique qu'il mime. — 13 Mots italiens indiquant, sur une partition, qu'il faut adoucir ou renforcer le son. — 14 Passages caractéristiques.

### LE PARDON DU MARQUIS DES ARCIS

La trame très lâche de *Jacques le fataliste* est constamment coupée par des récits secondaires : voici le dénouement du plus important de ces épisodes, qui constitue à lui seul un bref roman. Par amour pour le marquis des Arcis, la marquise de La Pommeraye a compromis sa réputation ; mais elle s'aperçoit que le marquis se détache d'elle ; pour le lui faire avouer, elle feint elle-même de désirer reprendre sa liberté : ils ne s'aiment plus, que cela ne les empêche pas de rester bons amis. En fait, cruellement blessée, elle brûle de se venger, et prépare longuement, lucidement sa vengeance avec un machiavélisme qui annonce les *Liaisons dangereuses* (cf. p. 404). Elle amène une fille de mauvaise vie, la d'Aison, à feindre la vertu et à mener avec sa mère une vie irréprochable ; puis elle ménage une rencontre entre cette fille et le marquis, et manœuvre si bien que M. des Arcis tombe dans le piège, s'éprend éperdument de la d'Aison qu'il croit honnête, et l'épouse. Aussitôt après le mariage, la marquise lui apprend la vérité. M. des Arcis fait alors une scène violente à sa femme, puis il s'absente pendant quinze jours.

A son retour, le marquis s'enferma dans son cabinet, et écrivit deux lettres, l'une à sa femme, l'autre à sa belle-mère. Celle-ci partit dans la même journée, et se rendit au couvent des Carmélites de la ville prochaine, où elle est morte il y a quelques jours. Sa fille s'habilla, et se traîna<sup>1</sup> dans l'appartement de son mari où il lui avait apparemment enjoint de venir. Dès la porte, elle se jeta à genoux. « Levez-vous »<sup>2</sup>, lui dit le marquis...

Au lieu de se lever, elle s'avança vers lui sur ses genoux ; elle tremblait de tous ses membres ; elle était échevelée ; elle avait le corps un peu penché, les bras portés de son côté, la tête relevée, le regard attaché sur ses yeux, et le visage inondé de larmes. « Il me semble », lui dit-elle, un sanglot séparant chacun de ses mots, « que votre cœur justement irrité s'est radouci, et que peut-être avec le temps j'obtiendrai miséricorde. Monsieur, de grâce, ne vous hâtez pas de me pardonner<sup>3</sup>. Tant de filles honnêtes sont devenues de malhonnêtes femmes, que peut-être serai-je un exemple contraire. Je ne suis pas encore digne que vous vous rapprochiez de moi ; attendez, laissez-moi seulement l'espoir du pardon. Tenez-vous loin de moi ; vous verrez ma conduite ; vous la jugerez : trop heureuse mille fois, trop heureuse si vous daignez quelquefois m'appeler ! Marquez-moi le coin obscur de votre maison où vous permettez que j'habite ; j'y resterai sans murmure. Ah ! si je pouvais m'arracher le nom et le titre qu'on m'a fait usurper<sup>4</sup>, et mourir après, à l'instant vous seriez satisfait ! Je me suis laissé conduire par faiblesse<sup>5</sup>, par séduction<sup>6</sup>, par autorité, par menaces, à une action infâme ; mais ne croyez pas, monsieur, que je sois méchante<sup>7</sup> : je ne le suis pas, puisque je n'ai pas

— 1 Commenter le choix de ce terme. — 2 Cf. l. 41-49. — 3 Cette prière n'est-elle pas inattendue ? Quel sentiment traduit-elle ? — 4 Quelle circonstance atténuante apparaît ici ?

— 5 Ce terme est-il sur le même plan que les suivants ? Préciser. — 6 *Séduire* : tromper, induire en erreur. — 7 On peut agir mal sans être foncièrement « méchant » : Rousseau fait la même distinction.



balancé<sup>8</sup> à paraître devant vous quand vous m'avez appelée, et que j'ose à présent lever les yeux sur vous et vous parler. Ah ! si vous pouviez lire au fond de mon cœur, et voir combien mes fautes passées sont loin de moi ; combien les mœurs de mes pareilles me sont étrangères ! La corruption s'est posée sur moi ; mais elle ne s'y est point attachée. Je me connais, et une justice que je me rends, c'est que par mes goûts, par mes sentiments, par mon caractère, j'étais née digne de l'honneur de vous appartenir. Ah ! s'il m'eût été libre de vous voir<sup>9</sup>, il n'y avait qu'un mot à dire, et je crois que j'en aurais eu le courage. Monsieur, disposez de moi comme il vous plaira ; faites entrer vos gens : qu'ils me dépouillent, qu'ils me jettent la nuit dans la rue : je souscris à tout. Quel que soit le sort que vous me préparez, je m'y soumetts : le fond d'une campagne, l'obscurité d'un cloître peut me dérober pour jamais à vos yeux : parlez, et j'y vais. Votre bonheur n'est point perdu sans ressources, et vous pouvez m'oubliez...

— Levez-vous, lui dit doucement le marquis ; je vous ai pardonné<sup>10</sup> : au moment même de l'injure j'ai respecté ma femme en vous ; il n'est pas sorti de ma bouche une parole qui l'ait humiliée, ou du moins je m'en repens, et je proteste<sup>11</sup> qu'elle n'en entendra plus aucune qui l'humilie, si elle se souvient qu'on ne peut rendre son époux malheureux sans le devenir. Soyez honnête, soyez heureuse, et faites que je le sois. Levez-vous, je vous en prie, ma femme, levez-vous et embrassez-moi ; madame la marquise, levez-vous, vous n'êtes pas à votre place ; madame des Arcis, levez-vous... »

Pendant qu'il parlait ainsi, elle était restée le visage caché dans ses mains, et la tête appuyée sur les genoux du marquis ; mais au mot de *ma femme*, au mot de *madame des Arcis*, elle se leva brusquement, et se précipita sur le marquis, elle le tenait embrassé, à moitié suffoquée par la douleur et par la joie ; puis elle se séparait de lui, se jetait à terre, et lui baisait les pieds.

« Ah ! lui disait le marquis, je vous ai pardonné ; je vous l'ai dit ; et je vois que vous n'en croyez rien.

— Il faut, lui répondit-elle, que cela soit, et que je ne le croie jamais<sup>12</sup>. »

1. Indiquer la suite des idées dans la tirade de Mme des Arcis. Montrer qu'il s'agit à la fois d'un plaidoyer et d'un acte d'humilité.
2. Mme des Arcis vous paraît-elle sincère ? Son plaidoyer est-il habile ? Précisez en quoi.
3. Comment expliquez-vous que M. des Arcis pardonne ?
4. Souligner et apprécier le pathétique des gestes, des attitudes de Mme des Arcis.
5. Montrer que Diderot fournit tous les éléments qui permettraient de jouer la scène et que sa technique est ici celle d'un dramaturge plutôt que d'un romancier.

— 8 Puisque je n'ai pas hésité. — 9 C'est à éviter. — 10 Qu'indique le temps employé. — 11 J'affirme solennellement. — 12 Commenter cette réplique et le sentiment qui l'inspire.

## LA PHILOSOPHIE DE DIDEROT

La philosophie de Diderot consiste en une vaste enquête sur l'homme : il n'est pas exagéré de dire que toute son œuvre a plus ou moins directement pour sujet la *nature de l'homme* et le sens de son destin. « L'homme est le terme unique d'où il faut partir et auquel il faut tout ramener », lit-on dans l'*Encyclopédie*.

**L'homme sans Dieu** Dès l'abord les explications métaphysiques et surtout théologiques sont repoussées : « la pensée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé personne. » (*Pensées philosophiques*, 9). Le recours à l'idée de Dieu est écarté pour deux raisons : 1. L'existence du mal serait incompatible avec l'existence de Dieu ; 2. Dieu serait impensable, et ses attributs contradictoires. La croyance en Dieu serait d'ailleurs un obstacle au bonheur, et même un danger pour la morale : elle risquerait de dénaturer l'homme. L'idéal des *Pensées philosophiques* est le libre épanouissement de l'homme libéré de la crainte de Dieu : « Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait ! » (3). Donc pas de métaphysique, mais une morale. Pour fonder cette morale, il faut savoir ce qu'est l'homme, et s'il est libre.

**L'enquête morale** Il faut savoir « si la vie est une bonne ou une mauvaise chose, si la nature humaine est bonne ou méchante, ce qui fait notre bonheur ou notre malheur. » La méthode traditionnelle consiste à s'étudier soi-même et à observer autrui : ce sera l'un des moyens de Diderot, qui prolonge à cet égard la lignée de nos moralistes classiques.

L'HOMME EST-IL BON ? Son tempérament optimiste pousse Diderot à faire confiance à l'homme. Spontanément, il fonde la morale sur le plaisir que l'on éprouve à faire le bien, sur l'horreur (une horreur physique, cf. p. 199, 1<sup>er</sup> §) que l'on ressent pour le mal. Cela suppose qu'aucun homme, si avili soit-il, n'est complètement dépourvu de cette forme de sensibilité, autrement dit de *sens moral*. Il n'est plus question de péché originel : on peut parvenir à un heureux équilibre des instincts et des passions. De plus les vices portent en eux-mêmes leur châtement : « vous vous livrez à la débauche, vous serez hydro-pique ; vous êtes crapuleux (ivrogne), vous serez poumonique. » (*Neveu de Rameau*). La vie est bonne, les gens vertueux sont heureux, les méchants malheureux : c'est la morale que Diderot illustre dans ses drames.

EST-IL MÉCHANT ? Mais cet optimisme facile, qui fut à peu près celui de la première moitié du siècle, ne peut satisfaire vraiment Diderot. Les objections s'accumulent et, dans les heures de dépression, il trouve au contraire les hommes méchants et la vie mauvaise ; l'histoire lui apparaît comme une longue suite d'atrocités. L'homme aime-t-il la vertu, est-il même perfectible ? rien n'est moins sûr. Le philosophe a beau utiliser parfois le mythe du *bon sauvage* (*Supplément au Voyage de Bougainville*), il n'y croit guère.

Ainsi on aboutit à une impasse. Entre optimisme et pessimisme la raison ne peut se prononcer ; la méthode de l'analyse morale reste insuffisante.

**Science et morale** Où l'analyse morale a échoué, la méthode scientifique réussira peut-être. Diderot va tenter d'acquiescer une connaissance scientifique de l'homme et de fonder une morale positive. Justement, dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1753), il a défini la méthode expérimentale : « Nous avons trois moyens principaux : l'observation de la nature, la réflexion et l'expérience. L'observation recueille les faits ; la réflexion les combine ; l'expérience vérifie le résultat de la combinaison. » Donc « soyons physicien », cessons de considérer l'homme comme une entité morale, voyons d'abord en lui un organisme.